

Un texte en patois des Terres Froides (Bizannes, canton du Grand-Lemps, dép. Isère)

Autor(en): **Duraffour, A. / Gardette, P.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Vox Romanica**

Band (Jahr): **1 (1936)**

PDF erstellt am: **27.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-2279>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Un texte en patois des Terres Froides

(Bizannes, canton du Grand-Lemps, dép. Isère)

Le présent morceau a paru dans le numéro de janvier 1936 d'une publication mensuelle, d'information paroissiale et d'édification religieuse, le *Messenger de N. D. de Milin et des Terres Froides*¹, imprimé à Grenoble. Ecrit sans prétentions littéraires, mais avec toutes les ressources et toute la saveur de la langue du terroir, de façon à être compris d'une population paysanne qui parle et sent encore son patois, il a semblé aux éditeurs qu'il venait à point, comme un document vivant, pour compléter au point de vue lexicologique, syntaxique et stylistique, mais surtout par ses données morphologiques, l'œuvre posthume de Mgr André Devaux qu'ils ont récemment mise au jour: Mgr A. Devaux. *Les patois du Dauphiné; Tome I: Dictionnaire des Patois des Terres Froides avec des mots d'autres parlers dauphinois; Tome II: Atlas linguistique des Terres Froides*, Lyon, Bibliothèque de la Faculté catholique des Lettres, 1935. (Dans l'exposé qui suivra, le 1^{er} tome de cette publication sera cité sous le sigle *DTF*, le 2^e tome sous *ATF*. Par *Essai* nous entendrons, du même auteur, l'*Essai sur la langue vulgaire du Dauphiné septentrional au moyen âge*, Paris-Lyon, 1892.)

L'auteur de notre texte en patois de Bizannes (point 53 de l'*ATF*) est né dans cette localité il y a une cinquantaine d'années; et il en a parlé le patois constamment, sinon exclusivement, dans son enfance et sa jeunesse. Son ministère paroissial ne l'a pas éloigné beaucoup de la terre natale, où il est d'ailleurs sans cesse revenu. Il a entretenu ainsi la pratique de sa première langue; mais, par le contact avec des parlers voisins, il en a pris plus

¹ Le *Messenger* donne chaque mois un morceau en patois du même auteur.

nettement conscience. D'autre part, quand il s'est décidé à écrire dans cette langue, il a tenu à en éliminer certaines particularités qui lui paraissaient trop spéciales à son village pour ne pas choquer le public de toutes les Terres Froides qu'il avait en vue. Lorsque, avec autant de générosité que de bonne grâce et de patience, il s'est mis à la disposition des éditeurs, il les a avertis spontanément de cette particularité; et, à leur demande, c'est un texte en pur patois de Bizannes qu'il leur a lu. L'enquête faite, un mois après, dans le village même a permis de constater l'exactitude de cette déclaration.

lq·fðē·d'ü·mód°

é·vē·d·m·ēn·grivá·iⁿ·na·bē^lla.

rrē·k³·d·i·pēšā — vē·v° —, e·m³·fá·drāš·lq·pē šü·la·tēt^a, krāžina·la·dē, blqváy³·lq·žyō, trēblá·la·babín³, e·d³·nā·š^uētq·plü·mā·sāb³·tu·lq·kō·mā·frāñōl³ d³žik·ü·bq·d³žü·grü·zartō.

5

figürá·v·ē·pu k³·l·ōtra·ñüē d·ē·rēvā k·ē^lšē·lq·fðē·d'ü·mód°, pā·la·fðē·dū·mód° pā·rrír³, mē·lq·fðē·dū·mód° pā·dā·bō.

ē²·zō lq·šqlā s·ē^lš³·kqā³ a·bōr·d³·ñüē al·qy³·rkō^džü kqm·dā·kō^lšü·m^a, mē·lq·lēd³mā ü·n·š·ē^ls³·pā·lāvā, lq²·zō n·ā^lš·pā·vñü, a·pwē·lq·tē^lšē·rēstā·küvē kqm·kā·la·ñüē n·šō·pā t^uār³.

10

«tē», d³zavā·kōkā·mālē, «lq·šqlā·k·a·flāyq!» — «ü·šyō·lq·mō^dda», d³zavā·lq·ž^uē, «ü·fá·grēv^a, ü·b^uš³sk³!» — «mē·nō, mo·brā^llō», d³zavā

La fin du monde.

Il vient de m'en arriver une belle.

Rien que d'y penser — voyez-vous —, cela me fait dresser les cheveux sur la tête, grincer les dents, éberluer les yeux, trembler les lèvres, et je ne sens plus mes jambes. Tout le corps me frissonne jusqu'au bout du gros orteil.

Figurez-vous un peu que l'autre nuit j'ai rêvé que c'était la fin du monde; pas la fin du monde pour rire, mais la fin du monde pour de bon (sérieusement).

Un jour le soleil s'était caché. A la tombée de la nuit, il s'était couché comme de coutume. Mais le lendemain il ne s'était pas levé. Le jour n'était pas venu, et puis le temps était resté couvert, comme quand les nuits ne sont pas claires.

«Tiens», disaient quelques rusés, «le soleil qui a quitté-son-nid!» — «Il suit la mode», disaient les uns, «il fait grève, il

·lq·žōtr^o, «lq·šqlā šō·k·al·a·fō^džü kqm·d·būr^o»; e¹šwī·rriyāvā a·šā·dégana^s·sī^o.

- 15 vā, mē ü·bq·d³·^džü·trē·žó, prāšōⁿ·n^a·nə·rriyāv·plū. lq·tē¹·šē·d³·v·ñü·k³·tā·mé·šōbrq.

d³·grūš³·ñevql³·nār³ mōtqvā·pə·dərri·lq·kqtayó, pūsá·k·al·e¹šā p·ē·vē·dā·d³·ābl^o k³·l³·šēpātāv³, ē·dvēsi·ná, mē·nā·kqm·lq·mār·d³·ü·tū. lq·mōd³ širkülqvā·ave·tō·lātērn³.

- 20 lq·mēr³ qyā·bē·telefonā ü·prēfē, k·qyā·telefonā, tiwi, ü·dēpütē pə·dmādá ü·gōvrənamē s·k·ē·fqtā·fār³. ō·n·poy·pā·rēstā·kqm·tyē; ē¹šē·tu·prā^džü. k·tē·k·lq·mōd³ qlāv³·dāvñá? mē·k³·fār³?

qlā·dōk·fār·ləvq·lq·šqlā, ši·ü·n·vu·pā! lq·rralümā, ši·al·ə·krāvā! lq·rrépublik, lq·gōvrənamē, lq·prēfē, álalā!, lq·šqlā šē·fu·pā·mā!

- 25 tu·pər·ē·kú, e·šā·mātš·q·tōdá, q·tōdá; tu·l·ē·fārāv³ kqm·ē·grā·fivq·d·rrō^ž·z³ byē·šót³. lq·tənēr^o karkāš³·ávā, ... a·brāžī tuta·lā·vitr³, a·fār·tu·trēblā; l·māzō s·qəbzavā, lq·mōd³ kqrqvā kqm·dā·fātōm³ ē·brāmā: «e·tu·prā^džü... prā^džü·stī·ku!»

ñ³á, dā·trēblāvq³ džē·m·külóta, ə·dā·brāmāv³ kqm·lq·žōtr^o. mē·

bisque! » « Mais non, mes nigauds », disaient les autres, le soleil sûr qu'il a fondu comme du beurre »; et tous riaient à se démantibuler-la-mâchoire.

Oui, mais au bout de deux trois jours personne ne riait plus. Le temps était devenu de plus en plus en sombre.

De gros nuages sombres montaient derrière les côteaux, poussés qu'ils étaient par un vent du diable qui les tirait-en-tous sens. Cela devint noir, mais *noir comme la mère du loup*. Les gens circulaient avec leurs lanternes.

Le maire avait bien téléphoné au préfet, qui avait téléphoné, lui, au député pour demander au gouvernement ce qu'il fallait faire: on ne pouvait pas rester comme cela, cela était tout perdu. Qu'est-ce que le monde allait devenir? Mais que faire?

Allez donc faire lever le soleil, s'il ne veut pas! le rallumer, s'il est crevé! La République, le gouvernement, le préfet, ah! là! là! le soleil s'en f... pas mal!

Tout *par un coup*, il se mit à faire des éclairs, à faire des éclairs; tout l'air flambait comme un grand feu de ronces bien sèches; le tonnerre roulait-avec-bruit, roulait-avec-bruit à casser toutes les vitres, à faire tout trembler; les maisons s'écroulaient; les gens couraient comme des fantômes en criant: « (C')est tout perdu, perdu, ce coup-ci ».

Moi, je tremblais dans mes culottes, et je criais comme les

lätērn·q·lq·mā, d·ē·kuri a·mā·karlāsī¹ d'žik·a·l·əd² d'ž³: pūvisk·ē·fōtā 30
·mūri, ōtā·mūri·q·l·əd² d'ž·k·qłō.

al·ā'šā·būrrā, mē burra·d·mōd². lq·lwi, lq·pđēr, lq·frāšwā, lq·žē,
tut·lā·fōrtā·tēt³ k²·rriyavā ē·kmčš²ā, 'šwi·səlq·kā·tāpavā·lq·mē šū·la
·rliž²ō, šū·lq·kūrō 'šā·ki, blā·kqm·ē·pđā, k·šā·kqboš²avā·l·estoma·
ave·tō·pūē ē·brqmā: «nā·ž·ā·ū·tō, nā·ž·ā·ū·tō, nā·šō·dā·pārrē, dā· 35
mālērū, ē·fō·nā·pardōnā, nā·vā·mūri».

d·ōtrq s·kōfōsavā tu·fō: «d²·šwā·ē·vqlō, in·asasē, ē·vqrryē, in·
ivrqn, in·aršut, ētsēterā, ē·fō·mā·pardōnā, d²·vā·mūri».

mōs·kūrā, tūri, 'šā·mōtā·ē·sēr, e·d²·zāv³: «...».

tu·lq·mōd² pūrāv³. səlq·k·'šā·brūtā fēž²ā·lq·pē. ē·n·qyā·plū nī· 40
blā, nī·nā, nī·bqrdālā. ā, pūrq·mōd²! lā·žē qyā·bē·ōtrā·šūž·q·fār²
kā·d·pēsā·q·lq·pqlil'ika!

vatyā·tē·pā kā·tu·pār·ē·ku ē·pāt²! ē·pāt·ē·ku·d²·tqnēr², tērrībl²!
bā²m! l·əd² d'ž·'šā·tut·ē·fūā.

autres. Ma lanterne à la main, j'ai couru à me casser-la-jambe jusqu'à l'église! Puisqu'il fallait mourir, autant mourir à l'église qu'ailleurs!

Elle était bourrée, mais bourrée de monde. Le Louis, le Pierre, le François, le Joseph, toutes les fortes têtes qui riaient en commençant, tous ceux qui tapaient le plus sur la religion, sur les curés, étaient ici, blancs comme un drapeau-d'enfant, qui se frappaient-à-coups-redoublés la poitrine, en criant: « Nous avons eu tort, nous avons eu tort; nous sommes des vauriens, nous sommes des malheureux — il faut nous pardonner, nous allons mourir! »

D'autres se confessaient tout haut: « je suis un voleur... un assassin... une canaille... un ivrogne... une fripouille, etc., etc., il faut me pardonner, je vais mourir! »

Monsieur (le) curé, lui, était monté en chaire et disait (en français): « Prions tous, mes frères, prions. Nous allons paraître devant Dieu. Disons tous: Pardonnez-nous, Seigneur! »

Tout le monde pleurait. Ceux qui étaient brouillés faisaient la paix. Il n'(y) avait plus ni blancs, ni rouges, ni noirs, ni bariolés-rouge-et-blanc. Ah! pauvre monde! les gens avaient bien autre chose à faire que de penser à la politique!

Voilà-t-il pas que tout par un coup, cela retentit! il retentit un coup de tonnerre terrible! Baoum! L'église était tout en feu. « C'est la fin disait monsieur (le) curé, c'est la fin, c'est l'éternité! Seigneur, pardonnez-nous ». [en français]

- 45 *də-rētri-lə-tēt^a d^zē-məž-əpá^l ē-matā-mə-d^züwe-má pə-dəšš^u, a-pwə
d^z-mə-məš^u-q-bramā də-tutə-mə-fúrš^u; e-patqtrə!
«mōⁿnóm^o k^z-prē-in-qták^a! u-šəkó!»
ē^lšā-mə-fóⁿn^a, lə-mqr^uet: «mē k-tē-dō-k^z-t-qrrív^z? k-tē-dō k-tə-fá,
mō-pur-ó^mm^o?»*
- 50 *də-vənáv^o d^z-mə-rəvəti^z alō^zzə pər-q-bā a-kotē-d-mə-kū^ss^z. ē-raq-
bātā d-ē^lšē^z-sō-pər-q-bā, mə-tēta ayə-póká-šü-lə-rbq-d-lə-táblə,
lq-ná mə-šəñáv^z, e-lə-lāp^zə k-ə^lšā^z-sōta ^lšā-brəž^uq ē-m^zal-
mqršó.
e-bē! vq-mə-krārē, ši-vq-votē, də-rəgrəto-káži k^z-mō-rēv^o n^z-šā-
pə-tá-vrā, e-k-la-fə^zē^z-d^zü-mōd^o nə-šā-pə-vñüq pə-də-bó.
55 q-t-ūra-d-ēkū^z, kə-də-zē k^z-nə-pēšō-k-q-volā, trōpa-lq-žōtr^o; kə-də-
mōd^o k^z-nə-pēšō-k-a-šə-d^zispütā, a-š-fár-lq-pivē, k-a-šə-kəbqš^z.
pə-kə-fár, mō^zžō! ... ē-fōdra^l-šwi-mürí. la-vda nə-ya-ñi-ši-lō^zz,
ñi-ši-bē^l! pri-kə-tē šə-fár-tā-də-m^zəžér^z pə-rre?
60 ē-šari ši-ēž^uq də-š-ē^ztēdr, də-š-qkrdā, d^z-š-ədə-lq-ž^uē lq-ž-ōtr^o
ē-fēž^uā-š-k-ō-dā.*

Je rentrai la tête dans mes épaules, en mettant mes deux mains par dessus, et puis je me mis à crier, à crier de toutes mes forces: « Mon Dieu! Mon Dieu! » Et patatras!

« Mon mari qui prend une attaque! Au secours! Au secours! »

C'était ma femme, la Mariette, « Mais qu'est-ce donc qui t'arrive? Qu'est-ce donc que tu fais, mon pauvre homme? »

Je venais de me réveiller, allongé à terre, à côté de mon lit. En m'agitant, étais tombé à terre. Ma tête avait donné sur le rebord de la table: le nez me saignait, et la lampe qui était tombée, était brisée en mille morceaux!

Eh bien! vous me croirez, si vous voulez. Je regrette presque que mon rêve ne *soit* pas été vrai, et que la fin du monde ne soit pas venue *pour de bon*.

A l'heure d'aujourd'hui, que de gens qui ne pensent qu'à voler, qu'à tromper les autres! Que de gens qui ne pensent qu'à se disputer, qu'à se faire le poing, qu'à se donner-des-coups!

Pourquoi faire, mon Dieu! pourquoi faire? Il faudra tous mourir. La vie n'est ni si longue, ni si belle! Pourquoi donc se faire tant de misères pour rien?

Il serait si facile de s'entendre, de s'accorder, de s'aider les uns les autres en faisant ce qu'on doit!

*ˈwā! mē·pə·tʰē, k·e·a·dʰ·zē k·arā·bəžwē d·qˈstā·inq·briž·d·ēm˚.
e, mālērüzəmē, l·ēmō n·šə·vē·pā!*

jēn·dā·bʰrəməfā.

Oui, mais pour cela, combien il (y) a de gens qui auraient besoin d'acheter une miette de jugement! Et, malheureusement, le jugement ne se vend pas.

Gène de Bramafan.

I. Observations phonétiques

a) Pour l'interprétation des signes.

Les symboles employés ci-dessus sont ceux de l'ALS, dont la valeur a été indiquée dans le volume introductif de cette publication: K. JABERG und J. JUD, *Der Sprachall als Forschungsinstrument*, Halle, 1928, 24-31.

Tout système de transcription est nécessairement imparfait. Celui que nous avons adopté ici a besoin d'être éclairé surtout en ce qui concerne les articulations palatales, qui sont, il est vrai, une des caractéristiques essentielles du parler (cf. DTF I, LXXXI-LXXXII; LXXXIII). La palatalisation affecte non seulement *l* et *n* (correspondants palataux *l̥*, *n̥*: dans DTF *l̥*, *y*), mais aussi les vélaires, les dentales et les labiales.

C'est du signe *ˈ* que nous affectons les vélaires palatalisées par accommodation à une voyelle d'avant: *kuro* (ALF et TF: *k̥*, *g̥*).

Dans l'articulation des dentales palatalisées, toute la partie antérieure de la langue presse sur le devant de la voûte palatine, la pointe arrivant jusqu'aux dents supérieures. Toutefois l'oreille ne perçoit pas seulement une simple mouillure; elle détache, plus ou moins, au début un élément occlusif, à la fin un élément sibilant. C'est pourquoi, de préférence au *č̥* et au *ǵ̥* de l'ALS (*op. cit.*, 27), nous proposons ici les signes *l̥š̥*, *d̥ž̥*, qui, traduisant de façon sensible les trois caractères que nous venons d'énoncer, nous paraissent plus significatifs que le *l̥ʃ̥* et le *d̥ʒ̥* du *Dictionnaire* et de l'*Atlas* des TF et de l'ALF. Lorsque la dentale palatalisée n'atteint pas ce stade voisin de l'affrication, nous l'écrivons — p. ex. dans le mot « politique » adapté à la prononciation patoise — simplement *l̥ʃ̥*, *d̥ʒ̥*.

Le symbole employé pour les labiales palatalisées est ici, comme dans le DTF, nettement insuffisant. Rappelons d'abord (cf. *op. cit.*, LXXXII) que, dans cette articulation très complexe, la langue, tout en pressant contre la voûte palatine, peut pousser sa pointe au delà des dents supérieures, de façon à les dépasser au dehors:

elles sont à la fois palatales et interdentes. De ce phonème très caractéristique, notre témoin nous a donné dans la prononciation du premier substantif de son titre, une idée très pure. Le $f\theta$ de $f\theta\epsilon$ ne représente pas une articulation scindée en deux temps. Le mouvement articuloire est exécuté d'après les modalités décrites plus haut: f est l'élément initial et dominant de la perception, mais l'oreille perçoit aussi un second élément, qui est « un débris consonantique de j devenu un sifflement interdental; il serait plus exact de le figurer par un j surmonté de θ ». Le p interdental appellerait une figuration semblable; le b interdental serait suivi de j surmonté de δ . Mais l'inconvénient de ces notations serait encore de ne pas matérialiser l'articulation palatale, qui apparaît ainsi sacrifiée à l'articulation interdental. — En revanche, l'élément interdental étant beaucoup moins sensible dans m palatal-interdental, nous avons figuré ce phonème par m^u . — Enfin, n'ayant pas nettement perçu ou réussi à distinguer chez notre témoin principal la variété interdental de $\tilde{n}$ et de $\tilde{t}$, nous n'avons pas voulu la faire entrer dans notre transcription.

Nous avons encore à appeler l'attention sur quatre points de détail.

1° Nous confondons dans un même signe le r de « religion » et celui de « curé »: en réalité le r intervocalique est très faiblement vibré avec l'extrême pointe de la langue (demi-vibration); le r devant consonne est produit par une vibration complète; le r initial devant voyelle, dans $rrir\epsilon$, est produit par trois vibrations.

2° Le phonème que nous figurons par $^s s$, $^z z$ n'est pas un s , ou un z , demi-long: il nous a semblé que le premier élément était le débris d'un t ou d'un d assimilés à l'élément suivant, donc — du point de vue évolutif — le stade intermédiaire entre ts et s , dz et z .

3° Les symboles $\check{s}$ et $\check{z}$ ne représentent pas exactement les chuintantes correspondantes du type français. Nous aurions été tentés parfois de rendre le phonème entendu par le $\check{s}$ et le $\check{z}$ de l'ALS. En fait, l'évolution de s et de z en $\check{s}$ et $\check{z}$, chez certains témoins entendus à Bizannes, paraît ne pas s'être accomplie: $\check{s}$ et $\check{z}$ auraient, sous des influences individuelles que nous ignorons, reculé à s et z .

4° a est bien un a vélaire, sans nuance sensible de o . En revanche, à Châbons (n° 54 de l'ATF) nous avons perçu, dans la même position, $\hat{a}$.

b) Comparaison entre le texte et le DTF.

L'exactitude avec laquelle l'auteur de *la f\theta\epsilon d'ü m\theta do* (M) est resté fidèle à son patois natal nous est apparue clairement dans

l'identité, presque complète, de la langue qu'il emploie avec celle dont s'est servi un vieillard octogénaire (G., né à Bizannes en 1856, et ne l'ayant quitté que pour sept ans de service militaire), dans une conversation d'une heure que nous avons eue avec lui, le 1^{er} avril 1936. Nous avons constaté simplement dans la prononciation de G. un très faible élément vocalique à la finale du mot $\check{z}y\check{q}^u$ 'œil', résidu d'un élément faible de diphtongue; et, en revanche, à l'encontre de ce que la prononciation et une remarque de M. pouvaient nous faire attendre, aucune trace de ce genre à la finale de $dr\check{a}\check{s}\check{i}$ 'dresser', ni de $p\check{i}$ 'pied'.

Si nous négligeons des faits de détail, comme l' $\check{q}$ de notre texte par opposition à l' $\check{o}$ de la carte 272 'nuage', ou l'opposition entre *bwiro* (M.; G.) et *büro* 'beurre' ATF, c. 27, ce sont des divergences du même ordre, c'est-à-dire portant sur l'évolution des anciennes diphtongues, qui se manifestent dans les deux documentations. Dans les verbes soumis à la loi de Bartsch, la finale, à 53, (cf. cartes 120 'dresser', 45 'changer', etc.) est, d'après l'ATF en $-i\check{y}^e$: c'est l'état ancien dont notre témoin, même dans son parler, a gardé le souvenir. Il en est de même pour le résultat de la diphtongue ancienne née de $\check{E}$ libre accentué (carte 296: 'pied').

Ce sont des diphtongues qui apparaissent également sur les cartes 356 'soleil', 281 'orteil', 274 'œil', 66 'choir' de l'ATF; dans le deuxième et le troisième (pl.) cas a^u , dans les autres a^i . Dans tous les cas nous avons aujourd'hui une monophthongue. Rien de plus vraisemblable que cette évolution, solidaire de la première. Il y a plus. Nous avons été témoin de cette opposition entre diphtongue et monophthongue dans le parler voisin, de Châbons (54), que nous avons pu observer avant d'observer, sur les lieux, celui de Bizannes. A Châbons une femme de 58 ans prononce $\check{s}ql\check{a}^i$ 'soleil', $\check{s}a^i$ 'soif', ba^i 'boit', $b\check{q}^u$ 'bu', alors que sa fille, de 37 ans, qui ne l'a jamais quittée, dit $\check{s}ql\check{e}$, $b\check{e}$, $b\check{q}$ (l'une et l'autre prononcent: $art\check{q}$ et $\check{z}y\check{q}$). La monophthongaison est donc ici de date toute récente. Des faits semblables se sont produits à date récente également à Charavines, station 65 de nos cartes, 931 de l'ALF. Edmond a noté ici $s\check{e}$ 'soif' (avec s au lieu de $\check{s}$, peut-être sous l'influence du français); notre carte 355 donne $\check{s}a^i$.

II. Notes lexicologiques

Le DTF donne un aperçu des richesses lexicales des parlers des Terres Froides; il est évident *a priori* que, avec ses 6707 numéros, il ne peut, tant s'en faut, représenter l'inventaire complet du vocabulaire effectivement en usage dans le parler de

cette grande région. Le premier avantage du morceau que nous présentons sera donc de compléter pour une localité déterminée, d'ailleurs assez éloignée de la base d'opérations de l'auteur, ses notations — qu'il aurait certainement étendues, si ses occupations et la vie le lui eussent permis. On verra aussi très nettement dans cette tranche de patois vivant la place que tiennent les mots français, littéraires ou surtout argotiques, et tant d'autres, à la limite du patois et du français, qui sont, dans son langage usuel, la monnaie courante du patoisant.

Nous nous contenterons, dans ce bref commentaire, de quelques éclaircissements ou compléments.

Un des avantages du *DTF* est d'attester, par des références nombreuses et précises, la vitalité d'un type lexical. Ex: *rkôdrə*, exactement enregistré à notre n° 5112. La façon dont se couche le soleil étant un élément important dans la vie du paysan pour la prévision du temps, il y a, à Bizannes, une expression *far.bɛˈla rkôdʒüwá* 'se coucher en beau' (à Vaux-en-Bugey: *rkôdre.brāv°*).

Le féminin de *brəlˈlɔ* 'badaud' (ici ligne 12; *DTF* 754) est *brəlˈlɔdʰ*.

L'infinitif de *šʷɔ* 'suit' (ligne 11) est *šʷɔgrə* (cf. *ATF*, c. 362).

L'infinitif de *prəˈdʒü* 'perdu' (ligne 22, 28) est *pɛˈdrə*, 1 ind. pr.: *pɛˈrd°*. Cf. *tɔdrə* 'tordre', 1 ind. pr. *tɔˈrd°*.

Une mention toute particulière doit être donnée au verbe *fláyə*, ppé *fləyˈyɑ* (ligne 11), très usité à Châbons comme à Bizannes, au sens propre en parlant d'une couveuse qui, dérangée — le plus souvent —, quitte ses œufs. Le gamin qui a découvert un nid avec la mère sur les œufs dit: *mə.k.la.már° nə.fləyˈā.pə!* (la forme verbale est un subj. présent comme *sātā* 1, 2, 3 sg., oxyton 'chante(s)' 'pourvu que la mère ne quitte pas'; au figuré le mot est employé au sens de 'bouder, bisquer': *ü flɛ* 'il bisque'. Il y a un subst. participial du féminin. D'un jeune homme qui, brusquement quitte une jeune fille: *al-a-prä-ina.fləyˈyɑ* 'il a pris une f'.

Quant à la forme *frəñˈolä* (ligne 5), c'est bien celle qui nous a été donnée par l'auteur, et par les patoisants de Bizannes (avec *ñ* et non *my*, comme dans l'article 2254 du *DTF*). Il y a aussi un substantif verbal *frəñˈɔla*, qui est défini plaisamment de la façon suivante: *la.frəñˈɔla, e-y-ə na-malaˈdʒə tɛˈríblə, kə-vɔ-prɛ šɔ lɔ pī, vɔ gratɔt lɔ-ž-artɔ, vɔ-pikɔtə-lɔ-mollá, vɔ grəpɔtət pə-lə-ˈsábə, e-vɔ-katˈitˈ dʒik-a-lə-šərvél°*. 'la f., c'est une maladie terrible, qui vous prend sous les pieds, vous gratouille les orteils, vous picote les mollets, vous grimpe par les jambes, et vous chatouille jusqu'aux cervelles'.

III. Notes morphologiques

1. Substantif.

Une des particularités flexionnelles notables des parlers des Terres Froides est l'opposition que présentent les formes de singulier et de pluriel dans de nombreux substantifs masculins. Notre texte fournit à cet égard des données instructives sur l'état actuel et l'évolution des parlers.

Sur le type *prá* (sg.) — *prō* (pl.) (cf. DTF 4653) nous avons ici *kürá* -ō 'curé -s'. Cette formation s'étend vers le Nord jusqu'au delà du Rhône, jusqu'au village limitrophe de Vaux à l'Ouest, Leyment. (Cf. A. DURAFFOUR, *Description morphologique du parler de Vaux-en-Bugey*, Grenoble, 1932, p. 18.)

A *pðá* 'drapeau d'enfant' < *PEDACEU s'oppose un pluriel très vivant *pðo*, entretenu par le type *ðvā*-*ðvō* 'cheval - chevaux'. A Châbons nous avons eu aussi *ñavá* -ō 'nuage', type en -ACEU (cf. ATF, c. 272). Cf. ici *kotāyā* -o, où le singulier procède d'une forme de pluriel **cotiaus*, où *i*, après diérèse, s'est développé en -ə-, + *y* couvrant l'hiatus. — Pour Vaux et environ, cf. *ibid.*, 17.

A *mōrsé* s'oppose *mōrsō* (pl.). C'est un autre aspect, l'aspect normal, de l'opposition primitive -ELLU -ELLOS. Nous l'avons trouvée à Bizannes dans *tōrē* — *tōrō* 'taureau -x', **sapē* — **sapō* 'chapeau -x', et même, à Châbons, dans *bōkō* 'fleurs' tiré de 'bouquet' français. Elle s'est brouillée à Vaux: *ibid.*, 17.

Toutefois ce système a sérieusement été ébranlé par la réduction des anciennes diphtongues ou triphthongues: *artō* est aujourd'hui la forme unique de 'orteil -s' (cf. ATF, carte 281 'orteil'), et *zyō* la forme unique de 'œil - yeux' (cf. ATF, carte 274 'œil, yeux').

Somme toute, les tendances et les résultats sont sensiblement les mêmes qu'à Vaux.

2. Flexion verbale.

a) L'indicatif présent (cf. *Essai*, 384-7).

Notre texte contient quelques formes d'anomaux qui nous fournissent l'occasion de compléter les indications un peu sommaires de l'*Essai* et de l'ouvrage posthume. A Bizannes le paradigme des principaux anomaux est:

Etre: *d·šwā*, *t·ēs³*, *al·ə*; *nə·šō*, *vō·ž·ēl³*, *ü·šō*.

Avoir: *d·ē*, *t·á*, *al·a*; *nə·ž·ā*, *vō·ž·ayé*, *al·ā*.

Faire: *d³·fwā*, *t·fá*, *ü·fá*; *nə·fā*, *vō·fēt³*, *ü·fā*.

Pouvoir: *də·póy^o*, *t·po*, *ü·po*; *nə·póyō*, *vō·poyé*, *ü·pō*.

Vouloir: *də·vál^o*, *t·vu*, *ü·vu*; *nə·válō*, *vō·voté*, *ü·válō*.

Aller: *vwā*, identique à 'faire', sauf *alā* à 5^e pers.

Savoir: l'infinitif *sēprā*, ppé *sēpū* amènent 1. *sēp^o*, identique à *vēd^o* 'vends', mais on a, à 5: *sētā* 'savez', identique à *vētā* 'voyez', *krētā* 'croyez', *džōt^o* 'dites', *ad'wītā* 'amenez' (impér. et indicatif).

b) L'imparfait (cf. *Essai*, 387-390), et le conditionnel (*ibid.*, 397-8).

Le trait caractéristique de la flexion est l'extension analogique du morphème *-āvo* (-ABAM, avec *-o* de 1 ind. prés.) au type (*mδ*)i 'manger' comme au type (*vēd*)rā 'vendre' et 'venir', *vñā*. On a donc, p. ex.:

prād-āv^o, *-āvā*, *-āvā*; *-āvā*, *-āvā*, *-āvā* 'perdais, ...'.

Mais d'anciennes désinences d'imparfait ont été conservées par les verbes 'vouloir, pouvoir, faire, savoir, falloir', et par les auxiliaires 'avoir, être'. Voici les formes de *vq^ssē* 'vouloir':

vq^stē, *vq^stā*, *vq^st^o*; *vq^stā*, *-ā*, *-ā*.

Cf. *pqyē* (de *pqšē*), *fež^yē* de *jár^o*, *sqyē* 'savais', *fōt^o* 'fallait' de *fušē*.

Après la disparition des continuateurs de *eram...*, 'j'étais', forme française, s'est modelé sur le type primitif d'imparfait: *d-ātsē*, *ts-ātsā*, *ū-tsā*; *nā-ž-ātsā*, *vq-ž-ātsā*, *ū-ž-ātsā*. (Avoir fait *d-ayē* ... 3: *al-āyā*)

Enfin ce sont les désinences anciennes qui apparaissent au conditionnel:

(*vēdr*)-*ē*, *-ā*, *-ī*; *-ā*, *-ā*, *-ā*.

[Futur: *-ā*, *-ē*, *-ā*; *-ō*, *-ī*, *-ō*. — Cf. *Essai*, 395-397.]

c) Le parfait (cf. *Essai*, 391-393).

La conservation et l'extension du phonème provenant de *DĒDI* est très remarquable. Le singulier a la voyelle issue de la forme décroissante, le pluriel la voyelle issue de la forme croissante de la diphtongue.

1, 2, 3 *sātsō*; 4, 6: *sātsērā*, 5: *sātserā* ('chantai...').

Noter le type avec *-s-*, d'origine inchoative, et *i* conservé, dans *dvēsi* 'devint', bâti sur un prés. ind. 3 *vē* 'vient' de l'inf. *dāvñā*, ppé *-ū -ūa*. (Formes à ajouter à *DTF* 6415, 6562).

d) Les alternances vocaliques.

Notons ici celle qui présente à l'initiale atone *ə* par opposition à *ē* de la tonique, aussi bien dans *lāvā*, *krāvā*, inf. et ppé de 'lever, crever' — *lēvā*, *krēvā* 'lève, crève', que dans l'infinitif et le part. passé 'perdre': *pēdrā* — *prədžū*.

Mais remarquons la disparition à date toute récente, par suite encore des réductions de diphtongues, du type *bērā* — *baⁱ* 'boire — boit' (entendu du témoin le plus âgé de Châbons), confondu aujourd'hui en *bār^o* — *bā* à Bizannes comme dans la dernière génération de Châbons. — C'est ainsi que, depuis long-

temps déjà, a disparu l'alternance qui devait, phonétiquement, exister dans le type 'pleurer'; aujourd'hui *pūrā* inf., *pūr^o* 1 ind. pr. Mais à *tonā* 'tonner' correspond une 3^e personne: *ē-tūn³* 'il tonne'.

Grenoble-Lyon (mars-avril) 1936.

A. Duraffour et P. Gardette.